

déjà ils aperçoivent... — est-ce bien là la rive? arrière! elle est bordée de bataillons ennemis. Que faire? revenir sur ses pas ou fuir? — Que voient-ils briller derrière eux? c'est la bannière d'Othon; — c'est la lance de ceux qui les poursuivent! Ces feux allumés sur la hauteur, sont-ce les feux des bergers? Hélas! ils jettent une clarté trop grande pour que la fuite soit possible : coupés de toutes parts, ils sont comme traqués dans leur désespoir; moins de sang a souvent acheté une victoire plus importante..

## XIII.

Ils s'arrêtent un moment — pour reprendre haleine. Marcheront-ils en avant ou attendront-ils qu'on vienne à eux? peu importe. — S'ils chargent les ennemis rangés en bataille sur la rive, qui sait? quelques-uns peut-être parviendront à rompre leur ligne, quelque serrés que soient leurs rangs. « C'est à nous de les attaquer; il y aurait lâcheté à les attendre! » Tous les glaives sont tirés, la main de chaque cavalier a saisi les rênes. Dans la première parole que va prononcer Lara, combien auront entendu la voix de la mort!

## XIV.

Il a tiré son glaive. — Il y a trop de calme dans son air pensif pour que ce soit celui du désespoir; il y a là plus d'indifférence qu'il ne sied au brave d'en montrer dans un pareil moment, s'il a quelque sensibilité pour ses semblables. Il porte ses regards sur Kaled qui, toujours à ses côtés, est trop fidèle pour manifester le moindre effroi; c'est peut-être la clarté douteuse de la lune qui répand sur les traits du jeune page cette teinte inaccoutumée de pâleur et de deuil, expression profonde de la sincérité de son zèle, et non de sa terreur. Lara l'a remarqué; il pose sa main sur la sienne, et, dans cet instant critique, elle ne tremblait pas; sa bouche était muette; son cœur battait à peine, ses yeux semblaient dire : « Nous ne nous séparerons pas! Tes soldats peuvent succomber, tes amis peuvent fuir : adieu à la vie, mais non à toi! » Lara donne le signal, et la petite troupe serre ses rangs et se précipite sur les lignes de l'en-

nemi. Les coursiers obéissent à l'éperon, les cimenterres flamboient, l'acier résonne. Inférieurs en nombre, mais non en courage, ils opposent à l'audace le désespoir, et font face à l'ennemi. Le sang mêle ses flots à ceux du fleuve qui conserve jusqu'au matin sa couleur pourprée.

## XV.

Donnant ses ordres, ralliant les siens, les animant par son exemple, partout où l'ennemi gagne du terrain, où ses guerriers succombent, Lara les encourage de la voix, brandit son glaive ou frappe, et cherche à leur inspirer un espoir que lui-même n'a plus. Nul ne fuit, car ils savent que la fuite serait vaine; mais ceux qui lâchaient pied reviennent sur leurs pas pour frapper encore en voyant les plus intrépides de leurs ennemis reculer devant le regard et les coups de leur chef : maintenant qu'il est presque seul et entouré d'ennemis, tantôt il porte la mort dans leurs rangs, tantôt il rallie le petit nombre des siens; il ne s'épargne pas. — Tout à coup il croit voir l'ennemi ployer. — Voilà le moment venu, il élève son bras en l'air, il agit... — Pourquoi cette tête ornée d'un panache s'est-elle soudainement affaissée? Le coup est parti; — la flèche lui est entrée dans le sein! Ce geste fatal l'a laissé à découvert, et la Mort a rabattu ce bras orgueilleux. La parole de triomphe expire sur ses lèvres; cette main qu'il a levée, comme elle perd sa vigueur! Pourtant elle retient machinalement le glaive, pendant que la main gauche laisse échapper les rênes; Kaled s'en empare. Étourdi par sa blessure, et penché sans mouvement sur l'arçon de sa selle, Lara ne s'est pas aperçu que son page inquiet entraîne son coursier hors de la mêlée : cependant ses soldats continuent à combattre; trop grande est la confusion maintenant pour que ceux qui tuent fassent attention à ceux qui meurent!

## XVI.

Le jour luit sur des mourants et des morts, des cuirasses pourfendues, des têtes sans cimier; le coursier, sans son cavalier, est couché par terre; l'effort de son dernier râle a fait rompre les sanglantes courroies de sa selle; près de

lui palpitent encore d'un reste de vie le talon qui l'éperonnait, la main qui tenait ses rênes; il en est qui sont gisants aux bords de ce fleuve dont les ondes semblent insulter aux lèvres des mourants; cette soif haletante, dont sont dévorés ceux qui meurent de l'ardente mort du soldat, pousse en vain la bouche brûlante à implorer une goutte, — une dernière goutte, afin de se rafraîchir pour la tombe. Ils se traînent avec des mouvements faibles et convulsifs sur le gazon ensanglanté; les restes défaillants de leur vie se consomment en ce dernier effort; enfin ils atteignent l'onde et se baissent pour boire. Ils sentent déjà sa fraîcheur, déjà leurs lèvres s'en approchent. — Pourquoi s'arrêtent-ils? Ils n'ont plus de soif à satisfaire, — ils ne l'ont point étanchée, et pourtant ils ne l'éprouvent plus; c'était une douleur poignante, — ils viennent de l'oublier!

## XVII.

Sous un tilleul écarté du théâtre de ce combat qui, sans lui, n'eût jamais eu lieu, est couché un guerrier qui respire, mais voué à la mort; c'est Lara qui voit sa vie s'écouler rapidement avec son sang : celui qui fut son page, et qui maintenant est son seul guide, Kaled, agenouillé, se penche sur son côté entr'ouvert, et essaie avec son écharpe d'étancher ce sang qui, à chaque convulsion du mourant, jaillit à flots plus noirs, puis, à mesure que sa respiration devient plus faible et plus rare, s'épanche goutte à goutte et non moins fatalement : il peut à peine parler, mais il fait signe à Kaled que ses efforts sont vains et ne font qu'ajouter à sa souffrance. Il serre la main qui cherche à adoucir cette angoisse, et remercie par un triste sourire ce page sombre qui ne craint rien, ne sent rien, est étranger à tout, et ne voit que ce front glacé appuyé sur ses genoux, que ce pâle visage dont les yeux presque éteints sont la seule lumière qui pour lui brille ici-bas.

## XVIII.

Les vainqueurs arrivent après avoir longtemps cherché Lara sur le champ de bataille; leur victoire n'est rien tant que Lara ne sera pas en leur pouvoir; ils voudraient le faire

enlever, mais ils voient que ce serait inutile; et lui, il les regarde avec un calme dédaïn; il se réconcilie avec le destin qui le soustrait par la mort à la haine des vivants; et Othon accourt, et, mettant pied à terre, il regarde couler le sang de l'ennemi qui répandit le sien, et l'interroge sur son état. Lara, sans lui répondre, le regarde à peine, comme s'il l'avait déjà oublié, et se tourne vers Kaled; — à dater de ce moment, ses paroles, on les entend, mais nul ne peut les comprendre. Il parle dans cette langue inconnue à laquelle l'attache irrésistiblement quelque souvenir étrange. Ils s'entretiennent d'autres événements; — mais ce qu'ils disent, — Kaled seul le sait; seul il a l'intelligence des paroles de Lara; et il lui répond à demi-voix, pendant qu'on les contemple dans un muet étonnement; tous deux, en ce moment suprême, semblent presque oublier le présent dans le passé, partager ensemble je ne sais quelle destinée distincte, dont nul autre qu'eux ne peut pénétrer le mystère.

## XIX.

Leur entretien est long, quoiqu'ils se parlent avec un accent affaibli. — Ceux qui les entendent ne peuvent juger de ce qu'ils disent que par le ton de leur voix. A ce compte on pourrait croire, aux intonations du jeune Kaled, que sa mort est plus proche que celle de Lara, tant elles sont tristes, émues, entrecoupées, les paroles prononcées par ses lèvres pâles qui remuent à peine; la voix de Lara, quoique basse, était d'abord distincte et calme, jusqu'au moment où la mort est venue lui communiquer son râle; mais c'est en vain qu'on essaierait de lire sur son visage ce qui se passe au dedans de lui, tant ses traits ont conservé un caractère impénitent, sombre, impassible; seulement à sa dernière agonie son regard s'est tourné affectueusement vers son page; il y eut un moment où les accents de Kaled ayant cessé de se faire entendre, Lara leva la main et montra l'Orient, soit que la venue du jour frappât sa vue, car en cet instant le soleil paraissait à l'horizon et chassait devant lui les nuages, soit que le souvenir de quelque événement lui fit diriger sa main vers les lieux qui en avaient été le

théâtre. Kaled parut ne point le savoir lui-même, mais il se détourna comme s'il eût eu en horreur le jour qui se levait; il éloigna ses regards de la lumière matinale pour les reporter sur le front de Lara — où tout devenait nuit; néanmoins il conservait encore le sentiment, quoique sa perte eût été pour lui un bienfait; car quelqu'un ayant approché de lui la croix du salut, et lui ayant fait toucher le saint rosaire, dont le secours pouvait être nécessaire à son âme sur le point de partir, il jeta sur ces objets sacrés un coup d'œil profane et se prit à sourire. — Le ciel lui pardonne, si ce fut le dédain; et Kaled, sans proférer une parole, sans détourner du visage de Lara ses yeux pleins de désespoir, d'un air mécontent, d'un geste brusque, repoussa la main qui tenait le gage sacré, comme si sa vue ne pouvait que troubler le mourant, paraissant ignorer que de ce moment commençait sa vie véritable, cette vie d'immortalité assurée à ceux-là seulement dont la foi au Christ est éprouvée.

## XX.

Mais Lara a jeté un soupir profond et pénible; le voile qui couvre ses yeux s'est épaissi; ses membres se sont étendus convulsivement, et sa tête est retombée sur les genoux faibles qui la soutiennent sans se lasser; il presse la main qu'il tient sur son cœur. — Ce cœur ne bat plus, mais Kaled ne quitte pas son étreinte glacée; il interroge, et interroge en vain les mouvements de ce cœur qui ne lui répond pas. « Il bat ! » — Arrière, vain rêveur ! il n'est plus. — Ce que tu regardes fut autrefois Lara.

## XXI.

Il le contemple, comme si n'avait pas encore passé l'esprit hautain de cette humble argile; ceux qui l'entourent l'arrachent à sa rêverie, mais ne peuvent détourner son regard fixe et immobile; et lorsqu'on l'a relevé du lieu où il supportait dans ses bras ce corps inanimé, lorsqu'il voit cette tête, que son sein voudrait soutenir encore, rouler comme de la terre rendue à la terre, il ne s'est point élancé sur cette chère dépouille, il n'a point arraché les boucles brillantes de sa noire chevelure; mais il se roidit debout,

et continue à regarder, puis il chancelle et tombe, ne respirant guère plus que celui qu'il a tant aimé. Que celui qu'il a aimé ! Oh ! jamais pareil amour ne brûla dans une poitrine d'homme ! Ce moment critique a enfin révélé ce long secret qui n'était caché qu'à demi; sous ses vêtements qu'on écarte pour rappeler à la vie ce cœur dont les douleurs semblent finies, on découvre une femme; Kaled a repris ses sens, et ne rougit pas; — que lui font désormais son honneur et son sexe ?

## XXII.

Et Lara ne repose pas où reposent ses pères; mais on lui a creusé sa tombe aussi avant, au lieu même où il est mort; et son sommeil mortel n'en est pas moins profond, quoiqu'un prêtre n'ait pas béni sa sépulture et que nul marbre ne la décore; et il a été pleuré par une douleur solitaire, moins bruyante, mais plus durable que celle qu'un peuple accorde au trépas de son chef. Toutes les questions qu'on fit à Kaled sur le passé furent inutiles; on employa vainement la menace, elle garda le silence jusqu'à la fin : elle ne dit pas d'où elle était venue, ni pourquoi elle avait tout quitté pour un homme qui semblait peu aimant. Pourquoi l'aimait-elle ? Questionneur insensé ! — tais-toi. — L'amour au cœur de l'homme est-il l'œuvre de sa volonté ? Il était peut-être pour elle affectueux et tendre : ces esprits sévères et sombres ont des pensées que ne peut discerner l'œil du vulgaire; et quand ils aiment, vos sourieurs ne sauraient deviner comment battent ces cœurs forts, avares de paroles. Ce n'étaient pas des liens ordinaires qui enchaînaient à Lara le cœur et l'esprit de Kaled; mais cette étrange histoire, elle ne l'a jamais révélée, et les lèvres qui auraient pu la dire sont maintenant scellées à jamais.

## XXIII.

On déposa Lara en terre; sur sa poitrine, outre la blessure qui avait donné le repos à son âme, on trouva de nombreuses cicatrices qui n'y avaient pas été mises par cette guerre récente : où que se fût passé l'été de sa vie, il semble que ses jours ont dû s'écouler au milieu des com-

bais ; mais on ne sait rien ni de sa gloire ni de ses crimes ; ces cicatrices indiquent seulement qu'il y a eu quelque part du sang versé, et Ezzelin, qui eût pu dire le reste, ne revint plus ; — cette nuit fatale fut sans doute sa dernière.

## XXIV.

Cette nuit-là même, si l'on en croit le récit des paysans, à l'heure où la lumière de Cynthie allait disparaître devant l'aurore, où un nuage de vapeur voilait presque son disque pâissant, un serf, qui s'était levé de bonne heure pour travailler dans la forêt et y gagner le pain de ses enfants, traversait la vallée intermédiaire ; en passant près de la rivière qui sépare les terres d'Othon des vastes domaines de Lara, il entendit un bruit de pas ; — un cheval et son cavalier sortirent du bois ; sur le devant de la selle était un objet qu'enveloppait un manteau ; le cavalier avait la tête baissée, et on ne pouvait voir son visage. Étonné de cette apparition à une pareille heure, et pressentant qu'il y avait là un crime, le villageois se tint à l'écart, et se mit à épier l'inconnu ; celui-ci, arrivé au bord du fleuve, s'élança de son cheval, et, soulevant le fardeau qu'il portait, monta sur la rive et le lança dans l'onde ; puis il resta immobile, puis il jeta çà et là des regards inquiets, puis les reporta sur les flots dont il suivit le courant, comme si leur surface trahissait quelque chose ; tout à coup il s'arrêta, se baissa. Autour de lui étaient épars des monceaux de pierres charriées par les pluies d'hiver ; il prit les plus pesantes, et les lança avec un soin tout particulier. Pendant ce temps le serf s'était approché, en rampant, d'un endroit d'où sans être vu il pouvait tout observer de plus près ; il vit flotter quelque chose qui ressemblait à la poitrine d'un homme ; il crut même distinguer sur les vêtements je ne sais quoi qui brillait comme une étoile de métal ; mais avant qu'il eût le temps de bien observer ce que c'était, une pierre énorme atteignit le cadavre flottant, qui coula à fond. Il revint à la surface, mais sans qu'il fût possible de le distinguer, laissa empreinte sur les flots une couleur pourprée, puis disparut entièrement. Le cavalier continua de regarder, jusqu'à ce que le dernier cercle im-

primé à la surface de l'eau se fût évanoui ; alors il se retourna, et, courbé sur son cheval, s'éloigna à toute bride. Sa figure était masquée ; le villageois, dans sa terreur, ne put distinguer les traits du mort, si toutefois c'en était un ; mais s'il est vrai qu'il y eût une étoile sur sa poitrine, tel est le signe que portent les chevaliers, et l'on sait qu'Ezzelin en avait une dans la nuit qui précéda cette matinée. Si c'est ainsi qu'il a péri, Dieu veuille avoir son âme ! On n'a pu découvrir son corps ; les vagues l'ont porté dans l'Océan, et la charité aime à croire que Lara fut étranger à sa mort <sup>1</sup>.

## XXV.

Et Kaled, — Lara, — Ezzelin ne sont plus, tous trois privés de pierre funéraire. Tous les efforts ont été vains pour éloigner la première du lieu où le sang de son chef avait coulé ; la douleur, il est vrai, avait abattu cette âme trop fière ; elle versait peu de larmes ; ses plaintes n'étaient jamais bruyantes ; mais voulait-on l'arracher de cette place où elle se figurait presque le voir encore, elle devenait furieuse, ses yeux étincelaient comme ceux d'une tigresse à qui on enlève ses petits ; si on la laissait consumer en ce lieu ses journées solitaires, elle passait son temps à s'entretenir avec des êtres fantastiques, tels que les enfante le cerveau agité de la Douleur, et leur adressait ses tendres plaintes ; elle s'asseyait sous l'arbre où ses genoux avaient soutenu sa tête ; là, elle croyait le voir encore dans la posture où elle l'avait vu tomber, et se rappelait ses paroles, ses regards, son étreinte mourante ; elle avait coupé sa chevelure d'ébène qu'elle conservait précieusement dans son sein, d'où elle la retirait souvent pour en essuyer la terre et en étancher le sang de la blessure d'un fantôme. Elle lui faisait des questions et répondait pour lui, puis se levait brusquement et lui faisait signe de fuir devant un spectre imaginaire, puis s'asseyait au pied d'un tilleul et cachait son visage dans ses mains amaigries, ou traçait sur le sable des caractères inconnus. — Cela ne pouvait durer longtemps. Elle repose à côté de celui qu'elle aimait ; son secret, elle ne l'a dit à personne ; son amour, elle ne l'a que trop bien prouvé.

## NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

<sup>1</sup> L'incident dont il est question dans cette strophe fut suggéré à lord Byron par le récit de la mort du duc de Gandia. Burchard nous en a transmis les détails les plus dramatiques, dont voici la substance :

« Le 8 juin, le cardinal de Valenza et le duc de Gandia, fils du pape, roupaient avec leur mère Vanozza près de l'église Saint-Pierre-aux-Liens. Plusieurs autres personnes étaient présentes à ce festin. L'heure du départ approchant, le cardinal rappela à son frère qu'il était temps de retourner au palais apostolique. Ils montèrent sur leurs chevaux, ou plutôt sur leurs mules, suivis d'une faible escorte, et marchèrent ensemble jusqu'au palais du cardinal Sforza. Là, le duc informa le cardinal qu'avant de se rendre chez lui, il avait une visite amoureuse à faire. Il renvoya donc toute sa suite, excepté son *staffero* et une personne masquée qui était venue lui rendre visite pendant le souper, et depuis un mois ou environ se rendait chaque jour au palais apostolique. Il mit cette personne en croupe sur sa mule, et s'avança dans la rue des Juifs. Là, il quitta son domestique, lui ordonnant de l'attendre jusqu'à une certaine heure; après quoi il pouvait retourner au palais. Or, cette nuit-là, le duc fut assassiné, et son corps jeté dans la rivière. Son domestique fut également assailli et mortellement blessé. En vain chercha-t-on à le sauver; sa situation était si désespérée, qu'il ne put donner aucun renseignement sur le meurtrier de son maître. Au matin, les serviteurs du duc, ne le voyant pas paraître, commencèrent à s'alarmer, et un d'eux informa le pontife de l'excursion de ses fils et de l'absence du duc. Le pape fit peu d'attention à cette nouvelle: il conjectura que le duc avait été attiré par quelque courtisane pour passer la nuit avec elle, et que, n'osant pas quitter la maison en plein jour, il attendait la nuit pour revenir chez lui. Cependant, lorsque le soir arriva, et qu'il se vit trompé dans son attente, il tomba dans une profonde anxiété, et commença à faire interroger différentes personnes pour obtenir des renseignements. Parmi ces derniers était un homme nommé Giorgio Schiavoni, qui, ayant déchargé du bois de charpente de son bateau sur le rivage, était resté à bord pour le veiller. Ayant été interrogé pour savoir s'il n'avait pas vu jeter quelqu'un dans la rivière la nuit précédente, il répondit qu'il avait vu deux hommes à pied qui débouchèrent de la rue, et regardèrent attentivement autour d'eux pour observer si personne ne passait. Ne rencontrant personne, ils s'en allèrent; et quelque temps après deux autres revinrent, et se mirent de nouveau à observer les lieux; puis ils donnèrent le signal à leur compagnon. Alors s'avança un homme monté sur un cheval blanc, ayant derrière lui un cadavre dont la tête et les bras pendaient d'un côté, et les pieds de l'autre; les deux personnes à pied soutenaient le corps pour l'empêcher de tomber. Ils s'avancèrent ainsi jusqu'à l'endroit où l'égout de la ville se décharge dans la rivière, puis, tournant la tête du cheval vers la rive, les deux personnes prirent le cadavre par la tête et les pieds, et, réunissant toutes leurs

forces, le précipitèrent dans les flots. L'homme à cheval leur demanda s'ils avaient fini; à quoi ils répondirent: *Signor, sì*. Il se tourna alors vers le fleuve, et, voyant un manteau emporté par le courant, il demanda quel était cet objet blanchâtre. On lui répondit que c'était le manteau. Alors l'un d'eux jeta des pierres, et le fit s'enfoncer. Les délégués du pontife reprochant à Georgio de n'avoir rien révélé au gouverneur, celui-ci répondit qu'il avait vu dans sa vie plus de cent cadavres jetés ainsi dans la rivière à la même place, et qu'on n'avait jamais fait d'enquête sur ces événements; qu'en conséquence, il avait regardé cela comme un fait sans importance. On rassembla aussitôt les pêcheurs et les matelots, et on leur ordonna de fouiller la rivière. La nuit d'après, ils trouvèrent le corps du duc. Ses habits étaient intacts; il avait trente ducats dans sa bourse. Il était percé de neuf blessures: une à la gorge, et les autres à la tête et sur tout le corps. Lorsque le pontife apprit que son fils avait ainsi été massacré et jeté dans la rivière, il s'abandonna à toute sa douleur, et, s'enfermant dans sa chambre, pleura amèrement. Le cardinal de Ségovie et plusieurs autres amis du pape restèrent à la porte sans pouvoir être admis. Depuis le mercredi soir jusqu'au samedi suivant, le pape ne prit point de nourriture, et ne dormit point depuis le jeudi matin jusqu'au jeudi d'après. Cependant, cédant aux prières de ses amis, il commença à réprimer sa douleur, et consentit à ne pas porter préjudice à sa propre santé en n'écoutant que son propre chagrin. » (*Histoire de Léon X*, par Roscoe, p. 265, t. I<sup>er</sup>.)